

cerises

ROUGE, AIGRE-DOUX - N° 192 - VENDREDI 18 OCTOBRE 2013

LA CANAILLE DU FAUBOURG

La génération SOS est au pouvoir et les lycéens marchent contre Valls. Vive la jeunesse !

AGENDA MILITANT

→ 25 octobre

Toulouse [Le peuple veut !](#)

→ 25 octobre - 1^{er} novembre

[La pause des](#)



→ 4 novembre

Rennes [Assemblée citoyenne](#)

À LIRE SUR communistesunitaires.net

→ **Communisme/débat général**

[Gratuité, l'utopie dans le réel,](#)

Danièle Mauduit

→ **Culture**

[La culture mise à mal](#)

→ **Rencontres/À lire**

[Robin Renucci : Un homme d'engagement](#)

Le Front de gauche, les municipales... et tout le reste

Il n'y a pas d'espoir possible sans se battre pour une alternative au capitalisme et aux politiques qui le servent. Ce qu'on ne peut pas faire en se mettant à la remorque de candidats du PS qui défendent ce système. Tout au plus peut-on par là influencer à la marge, mais non porter une autre logique.

Comment concilier lutte contre la conception capitaliste et antidémocratique des métropoles et alignement derrière leurs promoteurs ?

Comment développer les services publics et se ranger derrière les partisans de l'austérité, de la privatisation et de la diminution des dotations aux collectivités territoriales ?

Si le PG est fondé à pointer le manque de cohérence de stratégies à géométrie variable du PCF, ses injonctions ne servent à rien, elles peuvent même être contre-productives, de même que chercher à régler des désaccords en passant par les seules directions d'appareils. Seuls le débat politique et la participation aux décisions de l'ensemble des militants d'un Front de gauche plus ouvert aux citoyens peuvent permettre de surmonter les difficultés. Les problèmes qui subsistent ne doivent pas non plus masquer la tendance à la multiplication de listes où le PCF ne sera pas derrière le PS au 1^{er} tour.

Si les grandes villes, notamment Paris, constituent un enjeu pour la lisibilité et la crédibilité de la politique du Front de gauche, les municipales ne sont ni l'enjeu unique ni l'enjeu principal du combat émancipateur. On ne peut donc pas tout conditionner à cela.

En outre, il ne suffit pas que le Front de gauche présente des listes autonomes au 1^{er} tour pour que les électeurs votent pour elles. Il faut aussi que le FdG leur apparaisse utile. Ne s'occuper que des élections municipales n'en apporte pas la meilleure preuve. Encore moins quand le FdG est paralysé par des dissensions sur cette question. Or, le FdG peut être porteur d'une autre cohérence utile aux luttes et à l'élaboration de projets émancipateurs aux niveaux local, national, européen, etc.

Les municipales devraient être utilisées, comme c'est déjà le cas dans certaines villes, pour promouvoir des constructions citoyennes alternatives et l'appropriation populaire du pouvoir de décision. Pour y contribuer pleinement, le FdG aurait intérêt à s'ouvrir et à se démocratiser afin d'être plus conforme à son slogan "Place au peuple".



● **Bruno Bessière**

Travail, développement et émancipation

Travail contraint et souffrance ou production de sens, de vie, de société ? En écho au séminaire Communisme du 12 octobre, Gilles Boitte poursuit le débat dans *Cerises*.

« [...] ce qui caractérise en propre l'humanité n'est pas n'importe quelle sorte de pratique, c'est l'activité sociale productive, laquelle a créé de façon cumulative au fil des millénaires et continue de créer un monde humain objectif par l'appropriation singulière duquel chaque petit d'Homo Sapiens devient à sa façon un être humain historiquement développé », écrit Lucien Sève (1). Du coup, la politique ne doit-elle pas se préoccuper prioritairement de cette activité sociale productive, c'est-à-dire de ses contenus, ses manières de faire, de ce qu'elle signifie de l'évolution du monde ?

10% du PIB engloutis par le soin des maux du travail

Alors que dans l'industrie de transformation ou le fret, nombre de tâches éprouvantes pour le corps ont été soit déléguées à des machines soit délocalisées, la plainte sur la pénibilité du travail n'a pas diminué. La part des emplois de l'agriculture, de l'industrie et de la construction a régressé d'un tiers entre 1975 et 2007 baissant de 37 à 25 % des emplois quand les secteurs tertiaires, au demeurant très hétérogènes, rassemblent aujourd'hui les trois quarts

des actifs occupés (2). Or, le nombre des TMS (troubles musculo-squelettiques) explose.

Entre les 4 % du PIB d'indemnités de l'Assurance maladie et ou d'accidents du travail (77 Md€), les "dépenses ciblées" en faveur du marché du travail

Quelle place le travail doit-il occuper dans la lutte pour la transformation sociale ? S'agit-il d'un terrain d'intervention parmi d'autres ou s'agit-il d'un levier puissant pour transformer la société ?

(50,1 Md€), les "dépenses générales" en faveur de l'emploi (40,7 Md€), les dépenses liées aux "minima sociaux" (14 Md€), ce sont près de 10 % du PIB qui sont engloutis par le soin des maux du travail (3).

Le sociologue Olivier Schwartz avait souligné dès 2003, « l'extraordinaire attachement à la retraite comme alternative, comme compensation à une expérience du travail qui n'a jamais été simple, mais qui est aujourd'hui massivement perçue comme usante et frustrante. Les pénibilités du travail, les frustrations et les difficultés qu'elles engendrent, sont devenues, pour des catégories de population salariée très larges, une question absolument centrale. » (4)

Dans le même entretien publié par *Le Monde*, Yves Clot, psychologue du travail résumait la plainte récurrente des salariés : « Nous sommes là pour faire du bon boulot et l'on n'a pas les moyens de le faire. » Ce qui lui faisait constater que « lorsque l'on subit trop longtemps ce "travail sans qualité", plus vite on en a fini, mieux ça vaut ! D'où l'énorme investissement dans la future retraite. » Au risque de « tout miser sur la retraite, (...) manière d'oublier par anticipation ce qu'on est en train de vivre. La retraite devient alors, bien souvent, contrairement à l'attente, un temps aussi éprouvant que le travail qui l'a précédé. Ne pas pouvoir dire et transmettre quelque chose d'une expérience professionnelle digne ●●●

(1) Lucien Sève, *Aliénation et émancipation*, La Dispute, 2011

(2) Source : *L'emploi, nouveaux enjeux* - édition 2008 - INSEE

(3) Chiffres DARES et CNAM 2010

(4) *Le Monde*, 22-23 juin 2003



●●● *d'avoir été vécue, vide la retraite d'une bonne partie de son sens.* »

Nous sommes loin du débat sur le financement des retraites mais au cœur de questions qui sont posées au mouvement social et aux forces de l'alternative politique : La question des retraites peut-elle être traitée indépendamment de celle du travail ? Une bonne retraite est-elle possible après des dizaines d'années de mauvais boulot ? Quelle place le travail doit-il occuper dans la lutte pour la transformation sociale ? S'agit-il d'un terrain d'intervention parmi d'autres ou s'agit-il d'un levier puissant pour transformer la société ?

Quand la RTT se retourne contre le travail

Nombre de militants et de salariés gardent un souvenir amer de la négociation de la réduction du temps de travail à 35 heures. L'argument du gouvernement Jospin-Aubry était alléchant : "Travailler moins pour travailler tous". La mesure était censée améliorer les conditions de travail et de santé des salariés, mais aussi les conditions de vie de toute leur famille. À l'image de l'invention des congés payés. Mais parallèlement, la loi voulue par le PS préconisait de relancer les négociations afin d'optimiser l'organisation du travail et donc en définitive d'accroître la productivité des entreprises.

Le plus souvent, le patronat a obtenu, en contrepartie de jours de RTT,

la possibilité d'avoir des horaires plus flexibles. Et dans de nombreux accords, "l'échange" a porté sur les temps de pause précédemment acquis ou tolérés, introduit de possibles formations sur le temps prétendument libéré, permis la remise en question d'usages en cas de maladie du salarié ou d'un proche... Au point que la baisse réelle du temps de travail moyen n'a été que de 20 minutes en moyenne. Et qu'un fort soupçon subsiste

À ignorer le contenu concret du travail, en le laissant de fait (...) aux mains des managers patronaux, c'est toute la vie de millions de salariés qui s'est trouvée dégradée. Mais il n'est pas écrit que les militants doivent répéter les erreurs passées.

sur le rôle d'accélérateur des troubles de la santé physique ou mentale qu'aura entraîné l'application de cette loi.

L'argument initial - en travaillant moins longtemps, on crée des emplois - s'est avéré faux, et pour une raison essentielle : la négociation, portant

sur "l'enveloppe" de l'activité de travail - les conditions d'emploi et de travail -, a permis une intensification du travail lui-même, au seul bénéfice du patronat.

À ignorer le contenu concret du travail, en le laissant de fait non pas en déshérence mais aux mains des managers patronaux, c'est toute la vie de millions de salariés qui s'est trouvée dégradée. Mais il n'est pas écrit que les militants doivent répéter les erreurs passées.

Le travail quasiment absent des controverses politiques

En mai 2007, à l'issue du succès de la campagne sarkozienne sur "la valeur travail", l'ergonome et militant Jacques Duraffourg écrivait dans *L'Humanité* : « *Aussi loin que remontent mes souvenirs, le travail est quasiment absent des controverses politiques [...] Il est somme toute assez logique que la droite ignore le travail, préoccupée qu'elle est par la rentabilité du capital. On comprend plus difficilement que la gauche laisse en friche une question qui devrait être le centre de gravité de sa réflexion et de ses propositions politiques.* » (5)

Le travail, dans son contenu et pas seulement dans ses conditions, est-il un objet politique ? Ou, pour le dire autrement, le travail n'est-il qu'une contrainte à laquelle tout être humain est soumis pour produire des biens et des services ou est-ce l'activité ●●●

(5) *L'Humanité*, 27 mai 2004



par laquelle les femmes et les hommes produisent leur existence et font société ?

Dans le premier cas, le contenu du travail n'est guère discutable ; ce sont les conditions de son exercice en termes de salaire et de protection sociale qui sont l'unique objet de l'action, quasiment à titre compensatoire. Dans le second, le travail concret, réel, son contenu, les coopérations et les arbitrages qu'il amène chacun à faire, sont les germes potentiels de la transformation sociale.

« Les hommes ne se contentent pas de vivre en société, ils produisent de la société pour vivre », (6) a écrit Maurice Godelier souvent convoqué par Christine Castejon (7) à l'appui de son propos : « Sous le travail exploité, le travail humanisant continue. Il continue à travers



(6) Maurice Godelier, *L'idéal et le matériel*, Fayard, 1984

(7) Christine Castejon, *Parlons vraiment du travail*, 24 janvier 2007 – disponible comme d'autres articles de l'auteur sur le site : histoires-de-travail.fr/

tous les efforts pour résoudre ensemble de vrais problèmes, pour résister à la destruction des collectifs, pour réfléchir à l'évolution d'une activité, pour créer de la richesse humaine. »

« Il n'y a pas de travail où l'individu n'ait à se donner tout entier » (8)

L'infirmière qui s'interroge sur le temps qu'elle doit consacrer à l'écoute du patient et au "nursing" pour que l'acte technique qu'elle entreprend réussisse, est placée devant un des cent arbitrages qu'elle va rendre durant sa journée de travail. Entrent en jeu toute sa connaissance du métier, sa formation, son ex-

Le travail n'est-il qu'une contrainte à laquelle tout être humain est soumis pour produire des biens et des services ou l'activité par laquelle les femmes et les hommes produisent leur existence et font société ?

périence. Y entre également la tradition professionnelle, sa déclinaison particulière dans sa spécialité, sa connaissance du milieu de vie de son patient, du lieu où elle exerce. Mais aussi tout le poids des injonctions managériales et des consignes de l'Agence régionale de Santé. Et le degré d'autonomie conquis ou perdu par l'ensemble du personnel infirmier du service et de l'institution employeuse.

(8) Henri Wallon

Mais toutes les infirmières se posent cette question. Les réponses sont contradictoires. Les préoccupations d'efficacité et de performance durable doivent y avoir toute leur place. Les coopérations entre professionnels exerçant la même fonction, avec ceux d'autres services dans et hors de l'institution doivent pouvoir être interrogées et repensées. C'est une question de métier et une question éminemment politique : qu'est-ce que soigner au XXI^e siècle ? Comment doit évoluer le système de soin ? De quels leviers disposons-nous aujourd'hui pour avancer dans une direction acceptable ? Souhaitable ? Toute cette démarche s'oppose à l'injonction dominante qui voudrait que les décideurs pensent et prescrivent, cependant que les autres exécutent.

Et l'expérience est vécue par tous et partout : par le contrôleur de train, le gardien d'immeuble, l'enseignant, l'aide à domicile, l'ouvrier du bâtiment, l'ouvrier de l'automobile, le téléopérateur, le magasinier... Car c'est la vie qui, dans "le travail vivant", pose les questions les plus politiques. Et seule la controverse peut faire jaillir la subversion indispensable de cette société inhumaine.

S'occuper du travail parce que nous sommes les militants de la transformation sociale, dire de quel travail nous voulons, c'est dire la société que nous voulons et défricher le chemin de sa construction.

● Dossier établi par **Gilles Boitte**



Pour quoi nous travaillons ? (1)

Un livre-mosaïque à l'image du mouvement social

Note de lecture



Éditions de l'Atelier & V.O. Éditions
Septembre 2013
176 p. – 15 €

Découlant d'une recherche collective de trois ans menée par la CGT et intitulée : "Transformation du travail & développement humain durable", ce livre à plusieurs entrées a pour objet de fournir des repères aux syndicalistes pour que les salariés prennent la parole sur leur travail et se donnent les moyens de le transformer.

Voyage au cœur du travail

Parmi les auteurs, Yves Bongiorno (2) est celui qui donne le plus à voir de ce que les salariés disent de leur travail. Le chapitre qu'il rédige « est une invitation à voyager au cœur même des secrets que renferme le travail ».

« D'où vient ce paradoxe qui fait que des salariés expriment un mal-être au travail tout en faisant leur possible pour aimer ce travail ? » C'est que « très vite, le travailleur se faufile dans des espaces de liberté qu'il s'aménage, qu'il agrandit, pour que son humanité puisse s'exprimer ». Bongiorno rend compte de propos de syndicalistes engagés dans le dialogue avec des salariés pour transformer leur travail : une secrétaire de mairie, un magasinier, des ouvriers et des ingénieurs de l'automobile, des vendeuses, un soudeur, une salariée de la CAF, etc. S'appuyant sur la volonté des salariés de "faire du bon boulot", Bongiorno montre que cette aspiration « génère du collectif et ne peut voir le jour sans ce collectif » : « Dans ce processus, le travail peut prendre sens et s'orienter vers

la recherche de la satisfaction des besoins. (...) Cette démarche syndicale de développement de leur pouvoir d'agir donne confiance aux salariés dans l'efficacité de leur propre intervention mais aussi envers l'action collective. »

Le métier est une idée neuve

Pour Catherine Nédélec, « envisager le travail sous le seul angle de la souffrance et de ses dommages risque de donner du syndicat l'image d'un pompier intervenant en dernier recours pour sauver les victimes (...) L'enjeu n'est-il pas précisément l'inverse : permettre à tous les salariés, y compris les plus engagés dans leur travail, d'intervenir en amont sur son contenu ? » Dans cette démarche, « la notion de métier sous-tend une dynamique de transformation du travail » ; le terme "métier" devant « être compris dans un sens évolutif, et non tel qu'on le trouve dans le compagnonnage ».

Parallèlement, pour prendre en compte l'évolution de l'organisation des entreprises autour des si mal-nommés "cœurs de métier", Catherine Nédélec invite à un « double ancrage du travail dans la filière professionnelle et dans le territoire (...) pour ne pas se laisser enfermer dans une logique d'entreprise, dans un tête-à-tête avec un employeur dont les intérêts et les centres de décision se trouvent "ailleurs" ».

Outre un développement important sur l'influence du salariat massif des femmes, l'auteure conclut à la nécessité ●●●

(1) Ouvrage coordonné par Catherine Guaspere, sociologue et Jacques Léger, ancien secrétaire général de l'UD CGT de l'Essonne, préfacé par Thierry Lepaon

Les auteurs : Yves Bongiorno, conseiller confédéral de la CGT, ancien secrétaire général du syndicat CGT de Peugeot-Poissy ; Jean-Christophe Le Duigou, ancien secrétaire confédéral de la CGT ; Nasser Mansouri-Guilani, responsable confédéral des études économiques de la CGT ; Jean-François Naton, responsable du secteur confédéral travail-santé de la CGT ; Catherine Nédélec, ancienne secrétaire générale de l'union fédérale des ingénieurs cadres et techniciens Mines-Énergie CGT.

(2) Yves Bongiorno, "Pourquoi travaillons-nous ?" *L'Humanité*, 23/09/2013

●●● de construire un nouveau statut du travail salarié permettant un affranchissement du lien de subordination à l'employeur.

Trois autres veines fort différentes

Jean-François Naton invite les syndicalistes à se saisir de la question du mal-être au travail : « *Au lieu de casser les humains sur l'autel du rendement et de tenter a posteriori de réparer les dégâts, pourquoi ne pas prendre les devants, c'est-à-dire soigner le travail et prendre soin de ceux qui en sont les artisans.* »

À l'appui de son affirmation selon laquelle « *un retournement vers la prévention est aujourd'hui entamé au sein de la Sécurité sociale* », l'auteur liste une série d'initiatives syndicales ayant amené à l'intervention d'experts en santé au travail. Il poursuit sur la nécessité de « *revoir l'organisation de la vie sociale dans l'entreprise [afin] de créer de nouveaux équilibres intégrant la performance et la collaboration tant sociale qu'économique ainsi que la dimension de construction de soi et de sa santé* ».

Pour Nasser Mansouri-Guilani, « *La question de l'émancipation du travail se pose aussi en termes de partage de la valeur ajoutée entre le travail et le capital, partage qui préfigure et configure l'évolution de l'appareil productif*

et les conditions sociales ». À suivre l'auteur, si la révolution informationnelle « *crée la possibilité de dépasser la coupure taylorienne entre la conception, l'exécution et le contrôle* », cela concerne moins le syndicalisme puisqu'au « pouvoir d'agir » des salariés, il substitue le « pouvoir d'agir » du syndicat ; ce dernier ayant pour tâche de rendre l'émancipation du travail aussi crédible que les « *préoccupations qui parlent plus aux salariés, par exemple (...) le maintien de l'emploi et du pouvoir d'achat* ».

S'occuper du travail parce que nous sommes les militants de la transformation sociale, dire quel travail nous voulons, c'est dire la société que nous voulons et défricher le chemin de sa construction.

Jean-Christophe Le Duigou situe la question du travail à l'échelle européenne et jette les bases de ce que pourrait être une politique globale du travail à l'échelle internationale. Il plaide pour un renforcement des normes de l'OIT (Organisation

internationale du travail) et, au niveau européen, pour l'adoption d'un pacte social.

Comme pour l'auteur précédent, le propos est affaibli par l'absence de référence à des actions concrètes des syndicats. Cette difficulté à ancrer les fonctions de représentation des syndicats dans les pratiques réelles du syndicalisme n'est pas une inconnue pour les lecteurs de *Cerises* : elle participe de la crise du politique.

Au total, l'ouvrage rend compte de l'état des réflexions syndicales, au delà de la seule CGT. Il serait vain d'espérer aujourd'hui une vision tranchée et cohérente sur une question qui n'est revenue que récemment au centre des préoccupations syndicales. On regrettera peut-être que l'angle de « la souffrance au travail » ne soit pas mieux décortiqué : nombre de syndicats de base, de délégués syndicaux poursuivent dans cette voie, qui s'est révélée improductive, de modifications des situations de travail, engoncée qu'elle est dans la réparation et le traitement hors entreprise des maux du travail. Ce livre-mosaïque est un appel à la réflexion, au débat et à l'action.

Lénine, Wallon et le taylorisme

La citation ci-dessous est certainement le passage le plus contestable du texte de Lénine intitulé *Les tâches immédiates du pouvoir des Soviets*, publié en 1918 (1). Si Robert Linhart a monté qu'il fallait relativiser le taylorisme de Lénine (2), il n'en reste pas moins que cette orientation a profondément marqué l'organisation des entreprises et même toute la société soviétique. Avec les conséquences que cela ne pouvait manquer d'avoir sur l'ensemble du mouvement communiste international. Parallèlement, Henri Wallon avait saisi dès 1932 l'ampleur des conséquences du taylorisme pour les ouvriers et, partant, pour la société. Le passage auquel appartient la citation reproduite ici peut être considéré comme un texte fondateur de l'école française d'analyse du travail. (3). ● GB



Lénine : Les tâches immédiates du pouvoir des Soviets (1918)

« Comparé aux nations avancées, le Russe travaille mal. Et il ne pouvait en être autrement sous le régime tsariste où les vestiges du servage étaient si vivaces. Apprendre à travailler, voilà la tâche que le pouvoir des Soviets doit poser au peuple dans toute

(1) Lénine, *Les tâches immédiates du pouvoir des Soviets*. Œuvres choisies, Moscou, 1948, T. 2

(2) Robert Linhart, *Lénine, les paysans, Taylor*. Collection Essais, Seuil, 2010

(3) Henri WALLON, *Pour l'ère nouvelle* n°81, Octobre 1932.

son ampleur. Le dernier mot du capitalisme sous ce rapport, le système Taylor, allié, de même que tous les progrès du capitalisme, la cruauté raffinée de l'exploitation bourgeoise aux conquêtes scientifiques les plus précieuses concernant l'analyse des mouvements mécaniques dans le travail, la suppression des mouvements superflus et malhabiles, l'élaboration des méthodes de travail les plus rationnelles, l'introduction des meilleurs systèmes de recensement et de contrôle, etc. La Ré publique des Soviets doit faire siennes, coûte que coûte, les conquêtes les plus précieuses de la science et de la technique dans ce domaine. Nous pourrons réaliser le socialisme justement dans la mesure où nous aurons réussi à combiner le pouvoir des Soviets et le système soviétique de gestion avec les plus récents progrès du capitalisme. Il faut organiser en Russie l'étude et l'enseignement du système Taylor, son expérimentation et son adaptation systématiques. »



Henri Wallon : Culture générale et orientation professionnelle (1932)

« Il est incontestable que, (...) dans beaucoup d'industries, la force musculaire de l'homme est remplacée par la machine. L'agilité des doigts elle-même peut être remplacée par la machine. Nous voyons par exemple un individu qui n'a toutes les deux secondes qu'à faire un geste, toujours le même,

et parfois aucun geste à faire : il n'a qu'à surveiller pour rattacher le fil, par exemple lorsqu'il se casse. Celui qui passe dans l'usine pense que vraiment cet ouvrier gagne sa vie en ne faisant pas grand'chose. Eh bien ! Les recherches des psychologues ont montré qu'en réalité ce travail est le plus épuisant qui soit. (...)

« Vous savez aussi comment certaines industries sont arrivées à rationaliser les gestes de l'homme, lorsque c'est l'homme qui exécute effectivement le travail. On limite autant que possible sa liberté de mouvement. Après étude, après chronométrage, on a choisi le mouvement qui lui demandait le moins d'initiative parce que l'initiative prend du temps, le mouvement qui lui demandait le moins de déplacement parce que le déplacement prend du temps. Or priver l'homme de son initiative, l'amputer de son initiative pendant sa journée de travail, (...) aboutit à l'effort le plus dissociant, le plus fatigant, le plus épuisant qui se puisse trouver. »

Pour aller plus loin

- Yves Clot, *Le travail à cœur- Pour en finir avec les risques psychosociaux*. Collection : Cahiers libres, La Découverte, 2010
- Gabriel Fernandez (sous la direction de), *Nous, conducteurs de trains*. La Dispute, 2003
- Robert Linhart, *Lénine, les paysans, Taylor*. Collection Essais, Seuil, 2010
- Lucien Sève, *Aliénation et émancipation*. La Dispute, 2011
- Bruno Trentin, *La cité du travail - Le fordisme et la gauche*. Collection : Poids et mesures du monde, Fayard, 2012
- Ouvrage collectif, *Pour quoi nous travaillons ?* Coédition Éd. de l'Atelier – V.O. Éditions, 2013

Rien ne va plus

La lecture de la presse nous renvoie à une pointe aigüe de la crise politique.

Commençons par les annonces inquiétantes d'une progression du FN tant dans les sondages que déjà lors d'élections partielles. Cela nous dit : 1) que l'électorat du FN grandit, 2) que les abstentionnistes ne craignent plus de le laisser passer. Est-ce un signe de la fascisation des esprits ? Ce serait une explication un peu simple, permettant de dédouaner les forces politiques de toute responsabilité et ne renvoyant celle-ci qu'aux *gens*.

Dans toute l'Europe, l'obstination des partis socialistes de faire la politique du capital ne laisse que du ressentiment comme réaction ; et comme réclamer et faire part de son ressentiment ne fait pas force de changement, l'expression de la désillusion ne trouve d'issue que dans le silence fâché ou le seul vote qui apparait rompre avec la normalité politique. Ajoutons que le côté "faites ce que je dis mais pas ce que je fais" des gouvernants et des nantis donne une connotation morale à ce ressentiment, ce qui conduit davantage aux pulsions qu'à la citoyenneté.

Le second fait est l'annonce que le PC irait avec le PS aux municipales à Paris. Comment faire une politique qui soit la promotion de la démocratie sociale et politique à Paris avec un PS qui fait le contraire nationalement ? De plus, la tentative de faire pression sur lui, qui a commencé en 1965, à une époque où le PC était nettement plus influent que le PS, n'a, en 50 ans, jamais réussi.

Plus fondamentalement, il est sans doute temps de se demander si la social-démocratie ne change pas de nature. Elle a fondé sa vocation sur les marges d'adaptation qu'un capitalisme fondé sur le développement industriel laissait ouvertes. Sans rien retirer du rôle des irruptions populaires, l'École gratuite et laïque dont l'idée est rattachée au nom de Jules Ferry qui n'avait rien d'un démocrate, puis les congés payés ou l'existence de la Sécu pouvaient être supportables à un capitalisme

Dans ce système, les marges sociales du XX^e siècle se ferment. Que reste-t-il alors d'espace propre à la social-démocratie ? Elle ne peut que devenir un Parti démocrate à l'américaine.

Toute stratégie qui ressort de la répétition est vouée à l'échec, tout comme l'illusion de voir l'électorat déçu par le PS "tomber dans l'escarcelle" du Front de gauche.

qui avait besoin d'exploiter des savoirs, besoin d'extensions urbaines, de santé, de pouvoir vendre pour faire son profit. Ceux qui luttent aujourd'hui ne sont pas plus nuls que ceux d'hier mais se heurtent à une autre réalité : plus les capitaux accumulés sont vastes et plus en proportion il est difficile d'atteindre le taux des profits souhaité. Or, devant la montée des exigences de justice sociale et de démocratie, le capitalisme préfère la financiarisation, le pillage des richesses des pays, les chantiers inutiles pour pomper des finances publiques. Dans ce système, les marges sociales du XX^e siècle se ferment. Que reste-t-il alors d'espace propre à la social-démocratie ? Elle ne peut que devenir un Parti démocrate à l'américaine. Cela ne l'identifie pas à la droite, - tout comme les Démocrates américains ne sont pas les Républicains -. La politique en cours ne résulte donc pas du fait qu'Hollande est méchant mais de ce qu'entre révolution et politique du capital, il n'y a plus d'espace. Et à force de développer des idées

de droite au nom de la gauche, il ne faut pas s'étonner que certains, déboussolés, cherchent la sortie du côté du FN.

Toute stratégie qui ressort de la répétition est donc vouée à l'échec, tout comme l'illusion de voir l'électorat déçu par le PS "tomber dans l'escarcelle" du Front de gauche.

Tant que les citoyens seront pensés comme des supporters à mobiliser le jour d'une élection ou réservés à la protestation, tant qu'aux yeux de millions de personnes, la politique n'ouvrira pas de portes au *pouvoir d'imposer*, pour qu'eux-mêmes fassent force politique, il ne restera que l'impuissance, et un immense sentiment d'être abandonnés, trompés.

Personne n'est dispensé de se mettre au travail pour repenser l'accès de tous à la production de politique : ni le Front de gauche, ni les syndicats ou les associations.

● Pierre Zarka



Le siècle du bonheur

On a du XVIII^e siècle une idée souvent légère. L'image qu'en donnent les tableaux de Watteau ou de Boucher. Le goût dans l'aristocratie de la fête et du plaisir. Et sans aucun doute cela fait partie du paysage. Un monde finit qui n'est pas loin d'avoir atteint sa perfection (pour le petit nombre de ceux qui en ont le privilège). Le classicisme se mue insensiblement en hédonisme, le genre galant l'emporte, avec les bergeries et une certaine frivolité, un érotisme parfois égrillard. Jean Honoré Fragonard est ainsi le peintre d'une nature heureuse réduite au rang de décor. Il a notamment peint "Les hasards heureux de l'escarpolette". Son commanditaire, M. de Saint-Julien,



receveur général des biens du clergé, lui avait demandé : « *Je désirerais que vous peignissiez Madame sur une escarpolette qu'un évêque mettrait en branle. Vous me placerez de façon, moi, que je sois à portée de voir les jambes de cette belle enfant et mieux même, si vous voulez égayer votre tableau.* » (Pendant la révolution, Fragonard rejoint la Commune des Arts en 1791 et fut grâce à David nommé parmi les administrateurs du Louvre. L'empire le révoquera en 1805 car son style rococo s'oppose au néo-classicisme en cours).

On dit souvent du XVIII^e siècle que ce fut un siècle sans poésie. C'est aller un peu vite en besogne. Là aussi, il développe un art de salon raffiné qui veille à l'équilibre des passions et où l'esprit l'emporte, notamment à travers l'épigramme porté à une certaine perfection, par exemple chez Ecouchard-Lebrun que ses contemporains comparaient à Pindare. Les Jardins de l'Abbé Delisle annonçant pour leur part le romantisme et son goût de la nature...

Mais il est vrai que c'est plutôt chez les prosateurs et les philosophes que les choses importantes se passent. Notamment au rapport de cette idée du bonheur qui se transforme.

Diderot partage l'hédonisme de son temps. C'est un homme de plaisir. Mais sa passion de philosophe qui cherche



la vérité le pousse plus loin. Son écriture elle-même est une fête de la langue et sa prose est peut-être la plus belle de la littérature française. Mais c'est une fête de l'intelligence.

Pour lui, le bonheur ne saurait se borner à la jouissance égoïste.

Dans sa conclusion de l'article "Éléments de Physiologie", il écrit : « *Il n'y a qu'une vertu, la justice ; qu'un devoir, se rendre heureux.* »

Ce faisant, dans le contexte de son temps, il énonce une contradiction. Celle-là même que les Libertins esquivaient et dont l'œuvre et la vie de Sade disent la violence. La contradiction entre l'être de plaisir qui affirme sa liberté et l'être moral et social que préoccupe la vie en société. Il anticipe la contradiction de la société bourgeoise, fondée sur la propriété privée et la concurrence, et où la liberté de l'individu s'arrête où commence celle d'autrui.

Diderot serait donc une sorte de "libertin" qui aurait souci de l'autre. ●●●



●●● Et en premier lieu de la femme. (« *Quand on écrit des femmes, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel et jeter sur sa ligne la poussière des ailes du papillon...* » - in "Sur les femmes".)

Ce fils de coutelier de Langres, que ses parents destinaient à la charge de chanoine, préféra monter à Paris pour parfaire ses études, vivre dans la pauvreté, courir les cotillons et découvrir la philosophie. Homme de passion et d'idées, il est à la fois l'auteur des *Bijoux indiscrets* et de *La Religieuse* (qu'il ne put publier de son vivant), et batailla pendant vingt-cinq ans pour l'*Encyclopédie*, qui est non seulement le compendium des connaissances du temps, mais un monument vivant dédié au travail humain, à la technique, aux métiers et au travail, valeurs nouvelles qui allaient changer le monde. C'est assez dire que le bonheur chez Diderot ne se résumait pas à la jouissance (même si Denis fit preuve en bien des domaines d'un bel appétit) et était inséparable du combat pour les Lumières.

(Par dessus les siècles, Diderot retrouve Rabelais, l'homme de la Renaissance dont l'Abbaye de Thélème avait pour devise "Fais ce que voudras" et pour qui le bonheur tenait à l'étude.)

Ce lien entre bonheur, savoir et liberté se consolidera chez lui d'une évolution qui le mènera du christianisme au déisme,

comme son ami Rousseau au début, puis au matérialisme et à l'athéisme.

Dans son *Entretien d'un Philosophe avec la Maréchale de****, il fait la démonstration, par la voix de son personnage Crudeli, de l'immoralisme de la religion qui impose sa morale sur Terre en promettant des récompenses au Ciel.

La Maréchale – *Quoi ! Vous ne volez point, vous ne tuez point, vous ne pillez point ?*

Crudeli – *Très rarement.*

La Maréchale – *Que gagnez-vous vous donc à ne pas croire ?*

Crudeli – *Rien du tout, madame la Maréchale. Est-ce qu'on croit parce qu'il y a quelque chose à gagner ?*

Et ces idées-là n'ont pas été pour rien dans la Révolution qui allait bouleverser la société française et l'Europe, à la fin du siècle.

Mais on peut lire chez Diderot des pages qui dépassent l'horizon de la société bourgeoise et d'où se peut déduire une idée du bonheur qui va bien plus loin que celle qu'elle nous propose. Est-ce extrapoler que de voir dans le *Supplément au Voyage de Bougainville* l'embryon d'une contestation du colonialisme et de l'eurocentrisme ? Bien sûr, l'évocation des mœurs supposées des Tahitiens relève de la robinsonnade et lui sert

à opposer la Nature à la Société qui a perverti l'homme. (Encore qu'à y regarder de plus près, ce ne soit pas si simple... Diderot ne semble pas considérer l'état de nature comme le paradis sur Terre.) Mais l'insuffisance des informations de Diderot ne doit pas nous empêcher de prêter l'oreille à ce que dit le vieux Tahitien qui s'adresse à Bougainville :

« ... nous sommes innocents, nous sommes heureux ; et tu ne peux que nuire à notre bonheur. Nous suivons le pur instinct de la nature ; et tu as tenté d'effacer de nos âmes son caractère. Ici tout est à tous ; et tu nous as prêché je ne sais quelle distinction du tien et du mien. »

(...)

« Orou ! Toi qui entends la langue de ces hommes-là, dis-nous à tous, comme tu me l'as dit à moi, ce qu'ils ont écrit sur cette plaque de métal : Ce pays est à nous. Ce pays est à toi ! et pourquoi ? parce que tu y as mis le pied ? Si un Tahitien débarquait un jour sur vos côtes, et qu'il gravât sur une de vos pierres ou sur l'écorce d'un de vos arbres : Ce pays appartient aux habitants de Taïti, qu'en penserais-tu ? »

Il faudrait pouvoir tout citer... Il paraît que cette année Diderot a trois cents ans. Le relire est déjà un bonheur.

● Francis Combes



Image de la semaine

Pas de chèque en blanc

Il y a 30 ans, une énième bavure policière aux Minguettes envoyait à l'hôpital l'un de ceux qu'on appelait les "beurs", marquant ainsi au niveau du vocabulaire, parfois inconsciemment, la non reconnaissance de plein droit de ces Français, enfants de l'immigration. Les participants de la "Marche pour l'égalité et contre le racisme" de Marseille à Paris initiée par Toumi Djaidja, blessé, rappellent aujourd'hui le chemin qui reste à parcourir. Ce dernier a refusé la rencontre prévue avec le ministre de la Ville : « Je ne peux cautionner l'inaction politique en signant un chèque en blanc au gouvernement. Si certains cherchent à capter l'héritage de sympathie suscité par la Marche à travers cette commémoration, cela ne peut se faire à moindre frais. La commémoration doit être un moment fort où des décisions politiques courageuses et concrètes sont prises pour que l'histoire de nos quartiers populaires s'inscrive enfin dans l'histoire de notre pays. » Pas seulement l'histoire. Il s'agit bien que l'égalité des quartiers populaires s'inscrive dans la réalité de notre pays : il ne peut y avoir d'émancipation des uns sans l'émancipation de tous.



● **Rectificatif.** C'est par erreur qu'est attribué à Manuel Valls le propos suivant : « Je vois se développer au fil des jours des attitudes et des modes de vie qui ne correspondent pas à notre tradition, et donc empiètent sur nos traditions. » Il s'agit d'une affirmation de Jacques Bompard, maire d'Orange, dans un documentaire datant de 2012 (*Mains brunes sur la ville* de Bernard Richard et Jean-Baptiste Malet). La déclaration de Manuel Valls sur *France Inter*, le 24 septembre 2013 est toute différente : « Ces populations ont des modes de vie extrêmement différents des nôtres et qui sont évidemment en confrontation. »

● **Clémentine Autain, candidate à la mairie de Sevrain.** Clémentine Autain a annoncé jeudi 17 octobre qu'elle était candidate à la mairie de Sevrain (93). Députée suppléante de notre camarade François Asensi depuis juin 2012, Clémentine était sollicitée par plus de 200 habitants et personnalités de Sevrain qui avaient rendu public un appel en ce sens le 9 octobre.



● **“Les agités du dimanche”.** Le lobbying libéral associant promoteur du mouvement des Tea party en France, militante UMP, collectif rétribué par Castorama et Leroy Merlin et qui a fait la une des JT est démasqué dans un article signé de Thierry Brun dans *Politis* du 10 octobre (dossier “Le temps des démagogues”). Il aura suffi de quelques jours d'agitation médiatique pour que le gouvernement place à la tête d'une mission celui qui, en 2007, dans un rapport, s'était prononcé pour des aménagements... en faveur du travail le dimanche. Voir la “Cuisine alternative” de *Cerises* n°191 et la rubrique “Travail” sur www.comunistesunitaires.net.

Cerises
 publication de l'Association des communistes unitaires
 - Noyau -
 Gilles Alfonsi, Gilles Boitte, Michèle Kiintz, Roger Martelli, Philippe Stierlin, Catherine Tricot, Pierre Zarka.
cerises@plateformecitoyenne.net
 Abonnement gratuit en ligne : <http://plateformecitoyenne.net/cerises>
www.cerisesenligne.fr

Initié par l'Association des communistes unitaires, le séminaire Communisme a pour objet d'être un espace de travail et de débat entre des femmes et des hommes désireux de penser et de faire vivre le communisme du XX^e siècle, et un lieu ouvert à ceux qui souhaitent dialoguer avec eux.

Le séminaire a pris son envol le 2 février 2013 autour de la question : "Quel cahier des charges pour un séminaire sur le communisme ?"

Il s'est poursuivi le 30 mars, le 1^{er} juin et le 12 octobre autour de ces thèmes :

- ◆ "Qu'est-ce que l'aliénation ? Comment s'émanciper ?"
- ◆ "Où est le pouvoir ? Que faire de l'État ?"
- ◆ "Angles morts et leçons du communisme"
- ◆ "Combat anthropologique"
- ◆ "Qu'est-ce que le travail"
- ◆ "Droit de suite sur l'État".

Les deux séances programmées le samedi 30 novembre permettront d'aborder de nouveaux thèmes.

Par ailleurs, d'autres sujets sont identifiés :

- ◆ "Déjà-là du communisme, dépassement, révolution, utopie", incluant le débat "socialisme ou communisme ?"
- ◆ "Individu, sujet, collectif, rapports sociaux ?",
- ◆ "Désir d'agir ? Avec qui et comment ?"

Parmi les sujets à approfondir, citons : *Qui sont les révolutionnaires d'aujourd'hui ? Quelle appropriation sociale et comment ? La question nationale et raciale. Les nouveaux champs à investir par le communisme (Communisme 2.0, consommation...) Que faire des pensées de Foucault, Bourdieu, Guattari ? etc.*

L'actu du séminaire est ici :
www.comunistesunitaires.net

2 séances et du théâtre le samedi 30 novembre 2013

de 9 h 45 à 18 h

à l'AGECA, 177 rue de Charonne - 75011 Paris
métro : Alexandre Dumas (ligne 12) ou Charonne (ligne 9)

10 h

Séance : "La gratuité est-elle un leurre (comme le disent les libéraux) ou peut-elle, et à quelles conditions, être un projet contribuant à l'émancipation ?"

Introductions : **Paul Ariès**, directeur de *La vie est à nous ! / le sarkophage* et de la revue trimestrielle *les Z'indigné (e)s*, et **Bernard Calabuig**, animateur de l'Association des communistes unitaires.

12 h 45

Buffet

Déjeuner sur place, sur inscription

Pour s'inscrire, adresser un mail à André Pacco : oside1@orange.fr ou un texto : 06 89 16 94 77 (sans oublier de mentionner votre nom) - Participation : 10 € à régler sur place

13 h 45

Théâtre : Victoire, la fille du soldat inconnu

La joyeuse France de l'entre-deux-guerres, patriarcale, coloniale et sexiste !

comédie musicale et historique de et par : **Sylvie Gravagna**

15 h 15

Séance : "Comment l'écologie peut-elle être pleinement intégrée au combat pour l'émancipation ?"

Introductions : **François Longéras**, militant écologiste, secrétaire national du PG, co-animateur du Front de gauche de l'économie sociale et solidaire et **Stéphane Lavignotte**, militant écologiste et pasteur à la Maison verte (Paris 18^e).



Les séances seront enregistrées. Une participation aux frais d'organisation du séminaire (location des salles, publication...) sera possible sur place.

Contact : ACU - Séminaire Communisme - 2 rue Edouard Vaillant - 93200 Saint-Denis
Mail : acu@plateformecitoyenne.net - Pour toute information, rendez-vous sur le site www.comunistesunitaires.net et dans l'hebdo *Cerises* : www.cerisesenligne.fr